



Henry Fielding : les derniers feux

Jean Viviès

► To cite this version:

Jean Viviès. Henry Fielding : les derniers feux. Le Journal d'un Voyage de Londres à Lisbonne, PUP Publications de l'Université de Provence, pp.7-10, 2009, Ecritures du voyage. halshs-01023471

HAL Id: halshs-01023471

<https://shs.hal.science/halshs-01023471>

Submitted on 13 Jul 2014

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Préface

Henry Fielding : les derniers feux

Jean Viviès. Aix-Marseille Université LERMA (EA 853).

Le voyageur qui s'embarque au début de l'été 1754 pour Lisbonne n'est plus le dramaturge à succès des années 1730, ni le romancier brillant des années 1740, à peine le magistrat éminent et réformateur du début des années 1750, mais un mourant usé par l'hydropisie, la goutte et la cirrhose du foie, qui compose son journal tout en concluant sa vie, qui l'ordonne en faisant le point, et qui ne verra jamais le texte publié. Nathalie Bernard reconstitue très bien le contexte personnel du voyage entrepris par Henry Fielding, dont le récit est comme un roman sans intrigue, dénué de ces rebondissements magistralement orchestrés qui ont fait la gloire de l'auteur de *Joseph Andrews* (1742) et de *Tom Jones* (1749). Loin des romans de formation auxquels il avait habitué ses lecteurs, c'est en effet ici la chronique d'une déchéance, celle d'un homme affaibli, la mort à ses trousses, et livré aux incisions du chirurgien, à la vulgarité des aubergistes, à la malveillance des marins. Seule arme à sa disposition pour se défendre : sa plume, trempée dans une impeccable culture classique, qui a renoncé à la fiction mais retrouve ici et là

néanmoins le trait de la satire dans les portraits et l'art des vignettes dans la narration des scènes de bord. Quant aux épreuves traversées, elles ne sont plus les étapes d'une initiation romanesque parfaitement maîtrisée qui se conclut par la reconnaissance finale d'un protagoniste entrant dans le monde mais celles, prosaïques, qui restent à affronter avant de quitter ce même monde, littéralisant ainsi étrangement ce concept désincarné de la critique littéraire : la mort de l'auteur. « Nous disons la mort pour simplifier mais il y en a presque autant que de personnes », remarquait Marcel Proust. Laurence Sterne laissera pour sa part en guise d'*ultima verba* littéraires ce chef-d'œuvre de comédie grave que représente le *Sentimental Journey through France and Italy by Mr. Yorick* (1768). Dans les deux cas, le dernier voyage a donné naissance à un dernier récit. Celui de Sterne sera un vagabondage sur les routes de France mais surtout à travers les replis de son cœur. Celui de Fielding est un « voyage », terme qui, on le sait, désigne en anglais un voyage maritime, même s'il diffère nettement des périples au long cours qui illustrent la littérature britannique, de Jonathan Swift à Stevenson et à Conrad.

Dans son essai *L'Eau et les rêves* Gaston Bachelard se demandait, en s'interrogeant sur le symbolisme du voyage mortuaire, si la mort n'avait pas été archétypalement le premier navigateur. Ce voyage à bord du *Queen of Portugal* où a pris place un spectre, et où Charon a pris les traits d'un capitaine arrogant et fanfaron, a moins à voir avec la navigation qu'avec une autre traversée, celle de l'existence. Et les eaux du port de Londres rappellent les eaux stagnantes du Styx dont parlent

Homère et Virgile. Les images de mort parsèment en effet le récit. Ainsi Fielding évoque-t-il, sans exploiter le parallèle, le jour où, au plus mal, il apprend la mort du Premier Ministre Pelham, qui mourut subitement le 6 mars 1754. Fielding lui avait dédié un texte (*Proposal for Making an Effectual Provision for the Poor*) paru en 1753. On relèvera aussi, en suivant le conseil d'une autre lectrice avisée, Lady Mary Wortley Montagu, l'épisode du chaton qui passe par dessus bord, est sauvé *in extremis* et de manière spectaculaire par le maître d'équipage qui se jette à l'eau et ramène l'animal inanimé, qui survivra... pour finalement mourir quelque temps plus tard étouffé sous un lit. La mort tragique et spectaculaire est ainsi retardée pour survenir ensuite sous une forme banale et presque invisible, à l'insu d'autrui. De la sorte cette mort se voit privée de la mise en scène qui lui confèrerait une dignité tragique pour survenir sur le mode grotesque. Le supplice du voyageur a lieu dans l'intimité, à l'insu des autres passagers indifférents.

Mais, au-delà de ses représentations métonymiques, le thème du passage de la vie à la mort, "from this world to the next" pour reprendre le titre d'un autre récit de Fielding (paru en 1743) est illustré de manière très frappante par une page d'anthologie : le voyageur est péniblement hissé à bord et doit pour gagner sa cabine traverser une haie de marins hostiles qui l'insultent et le raillent. Il est significatif que Fielding compare cette montée à bord à un châtiment militaire qui voyait le condamné fouetté en traversant une haie de soldats. Le moribond se ressent comme une sorte de monstre qu'il faut dissimuler à la vue de ses semblables et

qui suscite leur haine : cette montée à bord est une scène d'adieux à la vie. Dans son introduction, Nathalie Bernard relève à juste titre les comparaisons finales que propose le texte, dans une veine héroï-comique un peu lasse, avec un Énée fatigué, au fond déjà devenu Anchise et qu'il faut porter, un Énée qui est moins un héros littéraire qu'une autre incarnation de la condition humaine, soumis lui aussi aux vents contraires. Mais avant ces ultimes pages, l'écrivain a lancé ses derniers feux.

Mais, bien que notre voyage soit interrompu, nous avons eu l'occasion de profiter d'une scène que l'on ne peut contempler qu'en mer, et dont on ne peut trouver d'équivalent à terre. Nous étions assis sur le pont avec les dames, et la soirée était on ne peut plus douce et agréable. Il n'y avait pas un seul nuage dans le ciel, et le soleil lui-même concentrait toute notre attention. Il nous a en effet gratifié en se couchant d'un spectacle si majestueux qu'on ne saurait le décrire, et tandis que l'horizon, témoin de sa gloire, était encore embrasé, nos regards ont été attirés du côté opposé, où nous avons découvert la pleine lune : en s'élevant progressivement dans le ciel, elle a prouvé qu'elle était, après le soleil, le plus magnifique objet que l'univers tout entier puisse offrir à nos yeux. Quand on les compare à la splendeur de ces deux astres, la pompe de nos théâtres ou l'éclat somptueux de nos cours semblent tout juste bons à émerveiller les enfants (p. XX)

Ce coucher de soleil, hautement métaphorique, met en scène la sérénité qui imprègne le départ, une acceptation du cycle naturel de la vie, qui fixe une échelle des choses où le théâtre et la politique restent à un rang secondaire. Nathalie Bernard décrit avec finesse le jeu des métaphores (le corps physique et le corps social, la nourriture) pour expliquer le fonctionnement d'un texte moins linéaire qu'il n'en a l'air. Ce récit, au référent plutôt mince, se construit en effet sur des plans métaphoriques divers que pourrait presque dissimuler la figure du voyageur bougon ou

atrabilaire, *persona* conventionnelle du siècle (voir par exemple Tobias Smollett et ses *Travels through France and Italy* publiés en 1766). Il s'agit, à partir du microcosme du bateau, de livrer un réexamen final de la nature humaine et de la société, dans lequel cette veine pessimiste, nouvelle chez Fielding depuis *Amelia* (1751), sait néanmoins mettre en évidence le grotesque et même le cocasse.

Adieux à la fiction, adieux à la vie mais pas adieu à l'écriture. Au moment de mourir, l'auteur, sous les yeux de son lecteur, s'est transformé en texte. Cette écriture ne prend plus la vie, qui s'enfuit, pour référent mais en est devenue la métonymie, ou la trace. La traduction attentive de Nathalie Bernard nous redonne à entendre courir sur le papier l'une des plus belles plumes de la littérature anglaise, où la vivacité perce encore sous la lassitude et où, sous la langueur morbide, le trait fait encore mouche. Le lecteur français méritait de pouvoir accéder, avec tout l'appareil critique adéquat qui lui restaure son intelligibilité, au dernier récit d'Henry Fielding : une Odyssée qui reste peu aventurière, en grande partie dans les eaux calmes des ports, mais doublée d'une *Iliade* bien plus universelle, le récit de l'ultime combat. La guerre de Troie finit toujours par avoir lieu.